

Tourisme et terrorisme Ou l'ère du voyage à risque

Franck Michel

Volume 23, numéro 1, printemps 2004

Au risque du politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1071365ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1071365ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michel, F. (2004). Tourisme et terrorisme : ou l'ère du voyage à risque. *Téoros*, 23(1), 28–36. <https://doi.org/10.7202/1071365ar>



Tourisme et terrorisme

Ou l'ère du voyage à risque

Franck Michel

Les touristes répandent, consciemment ou non, un mode de civilisation qui est d'abord et toujours celui de l'Occident, une sorte de prosélytisme laïc avec, pour modernes marchands du temple, les VRP (voyageurs représentants placiers) et les autres promoteurs-vendeurs de nos sanctuaires de la consommation. En ce sens, les vacanciers paisibles et les voyageurs intrépides constituent de nouvelles cibles politiques pour les adeptes d'un terrorisme moderne, désespéré et ravageur, qui ne semble plus avoir grand chose à perdre. En six ans, de l'attentat de Louxor en Égypte (1997) à la prise d'otages de Jolo aux Philippines (1999), jusqu'aux récentes explosions à Istanbul en Turquie (2003), en passant encore par Bali, la Tunisie, le Maroc, le Moyen-Orient ou l'Afrique, le terrorisme a frappé des cibles « molles », en visant notamment des sites touristiques connus et fréquentés.

Peut-on voir en cela une nouvelle stratégie de la guérilla régionale ou du terrorisme international ? Le voyageur peut-il se transformer en messager de la paix ? Quelles sont les voies actuelles du tourisme à risque, de ses itinéraires et de ses dérives ? Le terrorisme n'est-il pas, paradoxalement, responsable d'un coup d'accélérateur en direction d'un tourisme plus responsable ? Enfin, à l'heure de la violence de masse, le projet personnel de voyager pour s'enrichir en humanités s'avère-t-il encore possible ? Autant de questions que cet article tente modestement d'esquisser en abordant les relations tumultueuses entre tourisme et terrorisme, entre voyage et violence, entre

« *Hosts & Guests* », à l'heure du renouveau guerrier de l'idée d'Empire, des tergiversations de la mondialisation économique, de la croissance de la paupérisation et de la montée des intolérances ethnico-religieuses en tout genre...

Voyager dans l'univers de la violence et comment (se) reposer en paix ?

Le nomadisme de loisir, un facteur possible de paix ?

C'est bien le souhait qu'on aimerait formuler ! En attendant, qu'on le veuille ou non, le voyage organisé est inséparable de l'idée de conquête, même « pacifique », c'est-à-dire sous les traits innocents du tourisme de masse. Mais a-t-on déjà vu dans l'histoire une conquête qui soit réellement pacifique ? La conquête des espaces autres et des horizons lointains s'est généralement accompagnée de « campagnes » militaires, bref de guerre, d'invasion, d'ingérence de tout genre... La domination par les armes s'accompagne ou se complète généralement par celle des âmes, tout aussi meurtrière sur le plan de la culture que la première l'est sur le plan des sociétés. Combien de génocides ont-ils fait place aux ethnocides ? Combien de fois sous la colonisation, dans l'histoire mondiale de la domination, le bâton du pèlerin a-t-il succédé au bâton du maréchal, parfois sous prétexte de prôner et de prêcher la Loi, le Bien, la Bonne Parole ?

Encore aujourd'hui, le tourisme, parfois considéré – à tort *et* à raison – comme le dernier avatar du colonialisme et de la conquête du Sud par le Nord, réitère des rap-

ports inégaux de domination entre les peuples et les cultures, le fossé étant principalement régenté par le pouvoir monstrueux de l'argent. Cela étant, le voyage peut-il représenter un espoir pour une hypothétique paix durable ? Entré de plein pied dans une période de longue instabilité géopolitique, le voyage reste pourtant le meilleur exemple d'une possible rencontre pacifique.

Paraphrasant Churchill à propos du régime démocratique, on peut dire que le voyage est sans doute la forme la moins pire de rencontre entre cultures différentes, même s'il reste incontestablement beaucoup à faire en ce sens ! Porteurs d'armes et chasseurs d'âmes ont été progressivement remplacés par des voyageurs curieux et voyeurs, mais à la charge idéologique moins évidente et préférant le sac à dos au sac de munitions et le guide de voyage à la Bible... Cela ne suffit pourtant pas à pas à augurer un avenir radieux en matière de relations entre touristes-voyageurs et populations autochtones. Tant que les scandaleuses inégalités qui régissent l'ordre du monde continuent leur travail de sape un peu partout sur le globe, l'espoir reste mince de voir le voyage réussir là où la révolution a échoué. Le voyage est source de réflexion pour l'action, il peut même la provoquer ou la stimuler, mais il ne peut guère se substituer à la révolte des hommes contre les injustices et les inégalités, contre l'exploitation et l'oppression. Mais que le voyage puisse contribuer à leur faire prendre conscience des indispensables luttes à venir et des résistances à opérer est déjà une grande victoire sur l'éternel ordre des choses !

Dans cette optique, le voyage éveillé, spontané, désorganisé, improvisé, respec-



tueux, riche d'un étonnement de tous les instants, où l'apprendre l'emporterait sur le prendre, est aussi un *voyage engagé* en faveur d'un monde plus vivable, donc d'une humanité plus fraternelle s'enrichissant sans cesse de l'expérience des autres. En ce sens, le voyage procède de l'action et non de la réaction (on ne bouge pas tout seul sans décision préalable !) ; il permet de faire avancer des situations – personnelles et collectives – et de bouleverser des consciences, de mettre en doute des certitudes et, enfin, de réveiller des peuples moribonds et conditionnés comme jamais auparavant. Détonateur d'étonnements en tout genre, mais aussi révélateur des indignations qui parcourent le monde, le voyage reflète la vie et procure le courage nécessaire aux combats actuels et à venir. La paix n'est pas intangible et, pour la conserver, pas à n'importe quel prix d'ailleurs, il convient d'engager le voyage dans une voie plus militante, plus osée et plus revendicative. Le *voyage engagé*, cher à Barthes (1957), en tant que *trip* à la fois lucide et responsable, est l'héritage bien pensé – bien pensant ? – du tourisme dit éthique de nos jours. Hélas, ce dernier s'avère plus marketing que réellement réfléchi ; il invite plus à dépenser qu'à penser, une question d'époque sans doute ! Il s'agit maintenant d'oser s'affranchir, de s'engager sur la voie du détour pour éviter le retour des démons éternels, de se détourner des impasses pour ne pas voir se détourner des avions...

La violence traverse les sociétés et accompagne les touristes en voyage

Particulièrement en cette époque de mutation (plutôt que de crise), planifier le développement touristique d'un site ou d'une région, c'est parier les yeux bandés, autrement dit miser sur sa bonne étoile et lui confier son destin... Les hôteliers, par exemple, peuvent effectivement prévoir le taux d'occupation rentable, mais, comme le souligne à bon escient Donald G. Reid, « *comme nous avons pu le constater depuis la tragédie du World Trade Center à New York, les événements catastrophiques à l'échelle mondiale peuvent subvertir les meilleures analyses et projections économiques* » (2003 : 157). La mondialisation



Le Caire (Égypte).
Photo : Roy M Burroughs, IBM.

inaugure une nouvelle ère des mobilités qui en grande partie échappe à l'ensemble des gouvernants. On sait seulement, à l'instar de Georges Balandier, que la désillusion est souvent au bout du voyage :

Le devenir techno-scientifique et marchand du monde, s'il est celui des prouesses et des promesses inouïes, ne suffit pas à en faire un monde mieux humanisé et dont la jouissance serait mieux partagée. Il éloigne de ce qui est la « chair » de la vie, il médiatise les relations entre les personnes, il instrumentalise le social, il artificialise l'homme aux dépens des affects, des désirs et des passions qui le poussent à transfigurer sa condition et à en fortifier le sens. Ce devenir, fondé sur les nouveaux pouvoirs et sur les nouvelles sources de la puissance, ne l'est pas encore sur ce qui en ferait l'artisan d'une civilisation inédite. Le risque suprême est là : c'est celui de la répression barbare du vivre, dans un monde pourtant suréquipé (2001 : 272).

Dans un monde rendu dorénavant incertain par un nouvel impérialisme économique et par l'action irréfléchie de belliqueux maîtres chanteurs, le besoin de sécurité obsède le simple vacancier autant que le voyageur d'affaires.

Les touristes sont généralement très sensibles à l'idée d'aller visiter des lieux où leur sécurité n'est pas *a priori* suffisamment assurée. « Sécuriser » les sites touristiques est devenu pour les gouvernements et les habitants un impératif tant politique qu'économique. Avec cet aspect certainement imprévu de la mondialisation, le touriste partage d'un coup le même destin que l'autochtone, l'écart de richesses ou de statut se réduit soudainement, offrant l'image d'un monde plus réel qu'idéal. Reid précise que « *la violence contre les touristes est en général une extension de la violence globale que l'on trouve à l'intérieur de la société* » (2003 : 229). Le plus souvent, lorsque la violence est omniprésente dans une société ou un environnement donné, elle affecte également davantage les voyageurs qui séjournent dans ce même espace. La société touristique et *touristifiée* n'est jamais que le microcosme de la société tout entière.

Du voyage à risque au tourisme prédateur, il n'y a qu'un pas... Kidnappings et attentats, le tourisme comme bombe à retardement ?

Intervention américaine en Iraq, SRAS en Asie orientale, enlèvements en Colombie



ou en Algérie, attentats un peu partout, pour le voyageur contemporain le troisième millénaire a mal commencé ! Or, en dépit de ce pessimisme ambiant qui conduit le nomade fragilisé à se sédentariser d'urgence, le tout-sécuritaire n'est pas encore la tasse de thé du voyageur qui s'est fixé pour objectif de découvrir le monde, ni même pour le vacancier qui refuse de céder son « droit » de repos, exotique de préférence. Si le terroir est plus que jamais à la mode, certains touristes ne se découragent pas et, comme le souligne le rédacteur en chef de *Géo*, Jean-Luc Marty (2003), parlant d'une année de reportages publiés dans son magazine de voyage : « *c'est, heureusement, la preuve qu'il existe toujours des voyages jamais faits, des paysages jamais vus, des chemins de traverse incroyables, même dans des pays sous tension* ». On peut ne pas partager cet optimisme. Certains voyageurs, rebaptisés « agences tous risques », à l'instar de Cosmopolis, entonnent un *credo* plutôt encourageant : « Voyager pour comprendre ». Le problème commence lorsque ce tourisme de proximité d'un genre assez nouveau combine les visites et les rencontres avec des personnalités. Ainsi, en 2002, lors d'un voyage en Iraq encore sous le règne du Raïs, une rencontre avec le numéro deux du régime, Tarek Haziz, transforma le voyage touristique en voyage officiel avec son cortège de voitures ministérielles ! Lorsque le touriste en vient, bon gré mal gré, à se compromettre de la sorte avec les tenants d'un régime dictatorial, on ne peut guère s'étonner que la population qui subit de plein fouet la terreur au jour le jour soit si peu disposée à « aimer » les touristes et le tourisme en général. D'aucuns iront, pacifiquement ou non et le plus logiquement du monde, se révolter à la première occasion donnée. Quand les voyageurs consultent le site Internet du ministère des Affaires étrangères qui mentionne les pays à risques, ils devraient garder en mémoire que parfois le tourisme, par son arrogance et sa prétention, foment et instaure son propre boycott...

Risques et périls en voyage

Le tourisme à risque ne date pas d'hier. Dès le milieu des années 1990, celui-ci prend son essor sur les déceptions et l'en-

nui que procurent à certains voyageurs les « vacances comme tout le monde ». Des ravisseurs déguisés par exemple en guides montagnards et touristiques, qui n'ont pourtant rien en commun avec les terroristes recherchés partout dans le monde par la CIA, inaugurent un nouveau style d'emplois : preneur d'otages plus ou moins consentants ! Ainsi, en janvier 1996, au Yémen, une étrange prise d'otages – plutôt bon enfant – d'un groupe de retraités français par des membres de la tribu Al-Doman (malheureusement, cet « enlèvement » fut monté en épingle par les médias, en dépit des ravisseurs qui furent « si gentils »...) a terni l'image touristique du pays qui, du coup, a compensé le manque à gagner résultant du recul du tourisme par l'essor du trafic d'armes (Girard, 1996). Mais le kidnapping – en cette époque d'avant Louxor ou Jolo – n'est pas toujours aussi ludique : Égypte, Papouasie, Cambodge, ex-Yougoslavie, autant de lieux parmi d'autres moins connus et courus où la disparition de touristes peut se solder parfois par la mort et la désolation...

Le 4 avril 1998, un voyageur anglais proposait un circuit « *L'Iraq sous les bombes* », la date était certes prématurée et le tour a été annulé pour raison d'« *absence de bombardements* » (Jaillette, 1998). Exactement cinq ans plus tard, les « clients » afflueront nombreux, même s'il s'agit alors des soldats en uniforme de la coalition américano-britannique. En 1997, un voyageur allemand, conscient du mythe incarné par la Mafia, souhaite vendre un séjour en Sicile un peu particulier : en chemin vers les temples d'Agrigente, les visiteurs s'arrêteront à l'endroit où le juge Rosario Livatino a été assassiné et découvriront la « planque » dorée du parrain en cavale Giovanni Brusca. Il est vrai que lorsqu'on voit l'engouement des touristes pour un solide pilier près du pont de l'Alma à Paris, ou les vacanciers en bermuda se presser aux portillons des temples hindous pour assister à une crémation à Bali, on peut comprendre le succès croissant d'une certaine forme de tourisme mortuaire, sinon morbide. Il y a quelques années, on pouvait encore préférer flâner à Sarajevo sous le feu, dans la Vallée de la Bekaa au Liban, ou trekker dans les forêts isolées de l'Ouest cam-

bodgien où se cachaient jusqu'à récemment les derniers Khmers rouges... En 2004, le contexte géopolitique n'est plus le même, mais les dangers changent de lieu, non pas de forme ni même d'intensité. Avant de revenir à nos jours, attardons-nous quelques instants au cas de l'imprévisible aventure à Jolo aux Philippines, côté plage (1999-2000).

De « La Plage » à Jolo, le tourisme moderne oscille entre fiction et réalité !

Comment est-on passé si subrepticement de *La Plage* édénique en Thaïlande à l'île cauchemardesque de Jolo aux Philippines ? Du film hollywoodien au camp terroriste ? De DiCaprio à Abu Sayyaf ? Du mythe à la réalité ? Ou encore du tourisme au politique ? Car ici le politique rattrape bel et bien le tourisme, ce qui a autorisé en Occident comme en Orient une parenthèse médiatique et journalistique où l'on pouvait lire, premièrement, que la démocratie n'est pas un vain mot et que des régimes autoritaires ici ou des mouvements islamistes là renvoient au politique ; deuxièmement, que la forte inégalité économique engendrée par de profonds dysfonctionnements sociaux à l'échelle planétaire apparaît au grand jour dès lors que le tourisme international pointe son nez au bout de l'horizon.

Comment des peuples entiers pourraient-ils supporter encore longtemps de vivre sans le sou, mais sous la botte militaro-autoritaire en saluant gentiment les visiteurs venus fouler leur sol pour aller s'encanaïller à moindres frais, le temps des congés payés dont les autochtones n'ont jamais soupçonné l'existence ? Le tourisme a cela de bien qu'il véhicule des idées même contre son gré ! Ce qui n'empêche pas le nomadisme de loisirs de s'acoquiner plutôt vilainement avec ce sacro-saint capitalisme qui lui donne des ailes et le désir d'aller toujours plus loin. Comme le rappelle le sociologue et spécialiste du temps libre, Jean Viard, le tourisme est un libéralisme qui offre une place de choix à l'individualisme sinon à l'égoïsme : « *Chacun vit ainsi localement un monde global. Il est sans voisinage dans une société nomade. Autrefois, on avait des voisins, maintenant, généralement,*



on a des proches, c'est-à-dire des gens dont les numéros enregistrés sur un téléphone portable constituent la proximité immédiate » (2000 : 119). L'Autre est d'autant plus fascinant qu'il se trouve loin de nous, dans tous les sens du terme.

La sécurité en voyage a beau avoir évolué ces dernières années, l'augmentation des flux, comme d'ailleurs celle des transports aériens, ainsi que la morose situation géopolitique, réduisent considérablement la portée de cette évolution. Surprotégé, trop assisté, encadré à l'excès, le touriste du nouveau millénaire se voit de plus en plus tenté par un fléau aux conséquences catastrophiques : la *déresponsabilisation*. Plus l'homme veut voyager plus il cherche à se protéger : contre les insectes, les rebelles, le soleil, l'arnaque, les attentats, la nourriture locale, le paludisme, les faux-amis, bref contre tout ! A quoi bon partir au loin si l'on hésite même à vouloir survivre ? L'un des nombreux effets indésirables du tourisme actuel consiste à devoir observer des êtres humains se côtoyer sans le vouloir et aussi sans le pouvoir. Un touriste malade au Népal est évacué par hélicoptère, entre autres pour lui faire suivre un traitement médical « approprié » ; ce même touriste est peut-être un passionné de médecine tibétaine ; autrefois, le touriste aurait visité un dispensaire local, fut-il rudimentaire ; il aurait peut-être expérimenté la médecine tibétaine sans même en être un passionné au départ... Autre époque, autres mœurs. Dans le voyage comme dans le reste. On peut toutefois s'interroger, à l'aide de cet exemple et de beaucoup d'autres, si un touriste résolument prêt pour l'inconnu, la rencontre, l'échange, en un mot pour la vie, ne court pas en définitive moins de risques (Michel, 2002) ? Mais revenons à nos deux exemples :

1) Dans le film *La Plage*, les Thaïlandais que l'on voit défiler en décor sur l'écran sont une synthèse des clichés exprimés sur ce pays : rebelles armés, trafiquants de drogues, prostituées... Pas un seul Thaïlandais qui apparemment puisse revêtir un autre profil... Pourtant ils existent et on en a rencontré ! Après les écologistes, qui manifestaient pendant le tournage du film et qui s'opposaient initialement au projet, ce sont aujourd'hui

les *ravers* et les jeunes occidentaux en quête de sensations fortes qui subissent une juste opprobre de la part des habitants exaspérés tant par le flux de jeunes déboulant dans le chapelet d'îles du sud de la Thaïlande que par l'image exotique et exutoire montrée à tous ;

2) La prise d'otages de l'île de Jolo a ouvert les yeux aux Occidentaux sur les risques encourus par la « profession » de touriste, surtout lorsqu'il s'avère être bourlingueur dans des contrées considérées comme étant malfamées : la presse a fait ses choux gras de la fin du tourisme dans un monde soudainement devenu infréquentable, et cela bien avant un certain 11 septembre (pour le seul mois de mai 2000, cf. les articles de Held, Gubert, et Franklin). Un reporter de France 2, J.-J. Le Garrec, également otage pendant trois mois à Jolo avant de réussir à s'évader (son récit d'une morne et banale détention s'intitule *Évasions*), se fait journaliste lui-même dans un ouvrage où il témoigne simplement. On n'est jamais mieux servi que par soi-même, surtout lorsqu'on revient d'un voyage « *au bout de l'enfer* » ! À voir...

À l'heure où « le tourisme à risque », sous toutes ses formes y compris celle de la dérive, de l'aventure extrême, de l'abus, de l'exploitation, du voyeurisme, de l'obscurité, etc., semble encore avoir de beaux jours devant lui, il serait peut-être temps de repenser notre rapport au monde, qu'il soit d'ailleurs touristique ou non, en comprenant enfin que les choses ne seront plus jamais comme avant, comme dans nos rêves d'enfant, comme dans nos manuels d'histoire jaunis par le temps, comme au « *bon vieux temps des colonies* » diraient certains. Pour que le tourisme ne devienne pas ce nouvel impérialisme si justement redouté en maints endroits du Sud, il n'incombe qu'à nous-mêmes de nous mettre à l'écoute du monde sans, pour une fois, vouloir donner des leçons ; pour que l'hospitalité retrouve enfin un chemin depuis si longtemps perdu.

On attendait, il y vingt ans, que le tourisme délivre un passeport (durable) pour le développement (également durable) ; au

jourd'hui, le visa d'entrée a largement expiré pour ne laisser la place qu'aux incertitudes, tandis que l'importance économique et stratégique du tourisme lui confère un rôle sans précédent à tel point que le tourisme international peut, sans évidemment le souhaiter, assembler une véritable bombe à retardement !

Tourisme et terrorisme : chiffres et déchiffrages en cours

L'émergence du terrorisme sur la scène mondiale, et donc du tourisme international, a fortement affecté le monde du voyage et profondément mis à mal le désir d'évasion de nos contemporains : « *Les événements tragiques du 11 septembre ont touché le tourisme dans toutes les régions du monde* » martèle sans surprise Francesco Frangialli, secrétaire général de l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT). En 2001, la croissance du tourisme international s'est brutalement enrayée : les arrivées internationales ont baissé de 0,6 % sous l'effet des déflagrations du 11 septembre 2001.

Toujours en 2001, il y eut 693 millions d'arrivées de touristes internationaux contre 697 millions en l'an 2000. Le dernier trimestre 2001 a été catastrophique pour ce secteur économique : -24 % en Asie du Sud-Est, -20 % aux deux Amériques, -11 % pour le Moyen-Orient. L'Europe pâtit toutefois nettement moins de cette baisse des flux que l'Amérique du Nord ou l'Asie du Sud (6 % de baisse dans ces deux régions contre 0,6 % en Europe), une tendance qui se traduit également sur le plan des recettes du tourisme international : 462 milliards de dollars pour l'année 2001, soit une baisse de 2,6 % par rapport à 2000 (474 milliards de dollars). Inutile pourtant de trop s'alarmer, en 2002, il y eut 715 millions d'arrivées internationales et l'ensemble des activités touristiques a tout de même employé 212 millions de personnes ! Le tourisme a encore le vent en poupe, quoiqu'on en dise...

Francesco Frangialli le précise lui-même, les attentats du 11 septembre 2001 ont infligé « *une pause, mais pas un coup*



d'arrêt ». Il reconnaît que, depuis cette date, le monde du tourisme vit une « période troublée, la plus grave dans l'histoire du tourisme mondial », et que, malgré les drames, « la peur n'a pas tout emporté et le tourisme ne s'est pas effondré, comme certains l'avaient trop vite annoncé » (*Le Monde*, 16 juillet 2003). Le secrétaire général de l'OMT ne cache pas son optimisme et les chiffres, malgré des oscillations conjoncturelles ici ou là, optent en sa faveur. Mais la vulnérabilité du secteur touristique invite néanmoins à une grande prudence quant aux prédictions sur l'avenir...

Exemples à déchiffrer

Sur le sol égyptien, le terrorisme est solidement ancré, mais il relève avant tout de groupes islamiques extrémistes et fortement politisés. Les attaques contre des cibles ou des intérêts touristiques ont débuté en 1992. De 1992 à 1995, pas moins de 120 attaques ont visé spécifiquement des touristes, causant la mort de 13 personnes. Une chute importante de l'activité touristique ne s'est pas fait attendre. En Israël, le terrorisme est un souci quotidien, récurrent, presque intangible, qu'il provienne des Israéliens ou des Palestiniens. Depuis 1970, les arrivées de touristes internationaux connaissent des hauts et beaucoup de bas. Surtout, il est impossible de projeter ou de prévoir quoi que ce soit en matière de flux et de développement touristiques.

L'Amérique « latine », héritière d'une forte tradition de rébellions sociales, n'est pas en reste. On pourrait citer le Mexique ; à partir du printemps 1994, San Cristobal au Chiapas est la plus grande ville tenue par les Zapatistes. Elle a subi une chute brutale de sa fréquentation touristique ; A. Guzman, créateur et principal dirigeant du *Sendero luminoso* est plus radical. Au Pérou, le Sentier lumineux a parfois attaqué le champ du tourisme, tout en défiant son jeune rival, le mouvement *Tupac Amaru*. Ce dernier se lança à l'assaut de l'ambassade du Japon, prenant en otage 500 personnes ! Le siège dura 126 jours avec des libérations d'otages par petits groupes jusqu'au 24 avril 1997, où une attaque militaire permit la libération de tous les otages. Au Japon, rappelons qu'un attentat au gaz sarin, perpétré dans le métro de Tokyo, a fait 12 morts.

L'Europe, Espagne et France en tête avec respectivement l'ETA (mouvement séparatiste basque *Euskadi Ta Askatasuna*) et les réseaux corses, n'échappe pas au chantage, sinon au danger terroriste : des hôtels ou des agences sont régulièrement pris pour cibles depuis 1984. La Turquie et ses fumeuses relations avec le PKK (*Party Karkaren Kurdistan* – Parti des travailleurs du Kurdistan) d'A. Ocalan, l'Algérie avec entre autres le FIS (Front islamique du salut), la Libye, le Soudan, etc., puis, plus récemment, le sud-est asiatique – notamment l'Indonésie et les Philippines, mais également dans une moindre mesure la Thaïlande et la Malaisie – se voient confrontés à la menace terroriste, en particulier sur des cibles « molles », c'est-à-dire des complexes touristiques, des discothèques, des restaurants, des aéroports, etc. En octobre 2002, le terrible attentat de Kuta-Legian au sud de l'île de Bali, qui a fait plus de 200 morts parmi lesquels beaucoup de touristes australiens, est venu tragiquement confirmer la recrudescence du terrorisme dans cette région du monde et rappeler accessoirement au gouvernement indonésien, qui avait fait avant le carnage la sourde oreille, la présence évidente sur leur territoire de réseaux terroristes locaux et internationaux !

Le 11 avril 2002, en Tunisie, l'attentat de la synagogue de la Ghriba à Djerba, imputé au groupement Al-Qaïda, a occasionné la mort de 16 personnes dont 12 touristes. La Tunisie tente depuis de se remettre du choc. Si, en Turquie, l'année 1999 a été une mauvaise année touristique, avec une série d'attentats au début du printemps et deux séismes en août puis en novembre de cette même année, que dire du dernier trimestre de l'année 2003, avec la double série d'attentats qui a considérablement endeuillé la ville d'Istanbul (synagogues, restaurants) ? Mombasa, Casablanca, l'Arabie saoudite, le Pakistan, sans oublier les terrains occupés iraqiens et afghans, ont également été « ciblés » en 2003 par les sbires de Ben Laden et d'autres.

Esquisse de bilan et perspectives futures

En 2004, rien n'indique sérieusement que les attaques et les attentats terroristes vont

se raréfier, bien au contraire. Les frustrations, les discriminations et, plus encore, les humiliations dont sont victimes au quotidien les Palestiniens, les Iraquiens ou les Afghans, pour ne prendre que ces exemples les plus liés à l'actualité médiatique du terrorisme, incitent les plus déterminés d'entre eux à se ranger dans le camp des résistances actives et armées, aboutissant parfois au terrorisme le plus aveugle. Le grand public, les civils et les plus démunis, tout comme les touristes internationaux, seront les témoins – et les victimes – anonymes et impuissants de la multiplication des actes terroristes. Il apparaît également avec clarté que le terrorisme a bien changé au fil des années : les guérillas terroristes d'obédience marxiste-léniniste-maoïste des années 1960, 1970 et 1980 ont été largement remplacées par les terroristes-fundamentalistes musulmans ; certains États ou entreprises procurent impunément des armes, des moyens, des soutiens, des financements, des savoirs, des stages d'entraînement, etc. L'axe du Diable rouge Moscou-Pékin-La Havane a été remplacé par l'axe du Mal – si cher à Bush – basé au Moyen-Orient et à la couleur dominante plus verte que rouge (exception faite pour la Corée du Nord) ; enfin, le terrorisme s'affirme aujourd'hui plus religieux que politique, plus radical que revendicatif, sans oublier que ses réseaux et autres ramifications apparaissent plus complexes que jamais auparavant. Dans ce contexte, la lutte antiterroriste s'avère aussi indispensable que délicate à mener. Avec tous les risques de dérive et de dérapage (restriction des libertés fondamentales, vidéosurveillance, contrôles musclés, etc.) que l'on constate déjà amplement un peu partout...

Le touriste est une cible idéale pour le terroriste, car il est le passant par excellence le plus vulnérable qui soit. Rapide et bref, l'acte terroriste obtient une attention immédiate du public par l'intermédiaire des médias. Au milieu de l'été 2003, le site Internet « Géotourisme », de l'université d'Aix-en-Provence, consacre un dossier aux relations entre tourisme et terrorisme, en y décelant avec pertinence d'étranges similitudes :

Assez paradoxalement, terrorisme et tourisme partagent certains traits communs. Tous deux traversent les



frontières nationales : ils impliquent les citoyens de différents pays et ils utilisent des technologies de déplacement et de communication modernes. Le développement de ce type de lutte armée peut affecter de manière durable le tourisme international et modifier radicalement les comportements et les flux. Dans certains pays, un terrorisme persistant peut ternir durablement l'image de la destination et compromettre sur le long terme l'activité touristique. Le tourisme souffre particulièrement quand des attaques terroristes se prolongent et surtout quand le terrorisme prend spécifiquement pour cible des touristes (site Géotourisme, 23 juillet 2003).

L'examen statistique du nombre d'attaques terroristes dans le monde de 1981 à 2000 révèle pourtant une nette tendance à la baisse. Cela dit, ces chiffres ne tiennent pas compte du nombre de victimes, mais du nombre d'attentats perpétrés, ce qui n'est évidemment pas comparable. Bref, si en vingt ans les attentats ont effectivement été moins nombreux dans le monde, il est tout aussi incontestable qu'ils ont été beaucoup plus sanglants et meurtriers. Mais, dans un contexte international tendu et instable, le touriste devient rapidement un pratique bouc émissaire, susceptible de se transformer en cible politique. Dès 1999, on pouvait ainsi lire, en grandes capitales, dans deux fameuses cités touristiques d'Europe, des messages particulièrement révélateurs : à Strasbourg, aux abords du Conseil de l'Europe, un bus transportant des touristes espagnols a été « tagué » de cette inscription laconique : « *le tourisme c'est la guerre !* » ; en Andalousie, dans le charmant quartier touristique de l'Albaycin à Grenade, un énorme graffiti laissait découvrir ces mots, en anglais pour que tout le monde puisse parfaitement enregistrer le message : « *Tourists are terrorists !* ». Sombre tableau et triste souvenir de voyage...

Étrangers sur leur propre sol... le terrorisme d'État, russe en Tchétchénie, israélien en Palestine, indonésien en Papouasie occidentale, pour ne citer que ces exemples

liés à une actualité particulièrement détonante – même si parfois les milices et les paramilitaires leur font concurrence dans le domaine de la déshumanisation –, à l'époque avec lui et, bien rares et encore moins efficaces, sont les protestations « officielles » contre les massacres organisés et avalisés par les pouvoirs en place. C'est que la lutte contre le terrorisme justifie tous les abus et constitue un formidable prétexte à faire ce qu'on n'osait pas faire auparavant : opprimer, torturer, violer, humilier, etc. Le non-droit est devenu le droit par ceux-là mêmes qui gouvernent des populations livrées à elles-mêmes, dans le dénuement et l'isolement le plus complet, par ceux qui dirigent leurs ouailles trop hébétées et conditionnées pour seulement tendre l'oreille... De là à résister... et de là à se révolter, n'en parlons même pas ! Le brouillage des repères géopolitiques et le *who's who* de toutes les guerres « sales » – autant de sales guerres – sont dans le flou le plus complet : les attentats de Bali du 12 octobre 2002 sont l'œuvre des représentants régionaux et attirés d'Al-Qaïda, certes, mais ils peuvent aussi être signés par la CIA (beaucoup d'Indonésiens musulmans accréditent cette thèse). D'ailleurs, Ben Laden a bien été un agent de la fameuse centrale américaine

avant de mettre à profit son expérience acquise auprès de la CIA pour le compte d'Al-Qaïda. Et ce que l'un peut faire, l'autre le peut aussi ! Une escalade d'horreur sur fond d'hypocrisie, jumelée à un abrutissement total des (télé)spectateurs, passifs et impuissants, forcés de constater que les dirigeants installés, en lien avec la mondialisation triomphante, n'ont jamais pris, dans l'histoire, les citoyens de ce monde autant pour des imbéciles ! Inconscients, aseptisés et dociles en plus... À l'heure où les conflits et les morts ont rarement été aussi absurdes et vides de sens, les citoyens ne voient même plus de *raison valable* à se battre pour quoi que ce soit. Ne reste alors que la joie éphémère et malade de la consommation à tout va. C'est la victoire ultime de la *joint-venture* mondialisation-capitalisme, pourtant en perdition et vouée à implorer un jour prochain, sans doute pas sous une forme des plus douces...

Aux yeux des terroristes, il est « rentable » de s'attaquer aux touristes. En tant qu'industrie, le tourisme symbolise le capitalisme, dont il est une sorte d'étendard, voire de « missionnaire » à l'étranger. S'en prendre aux voyageurs et aux entreprises touristiques constitue un défi face aux



Le plus grand bronze de Bouddha en Asie, monastère de Po Lin, île de Lantau (Hong Kong)
Photo: Hong Kong Tourism Board



États – et aux Ambassades – garants de leurs citoyens/ressortissants en voyage. Par ailleurs, un touriste qui reste à la maison est un consommateur de « produits touristiques » en moins, soit un manque à gagner pour l'économie locale ou non. C'est peut-être cynique, mais c'est ainsi !

Le touriste voyage avec sa culture, il est – sans le savoir, voire sans le vouloir – le représentant *de facto* légitime et ambulant du pays d'où il vient. Les voyageurs deviennent des cibles car ils véhiculent une série de valeurs (démocratie, laïcité, etc.) et d'habitudes (consommation d'alcool, de viande de porc, musique, danse et jeux, tenues vestimentaires, etc.), susceptibles de perturber les valeurs en terres d'Islam par exemple. En ce sens, le touriste emprunte les traits du colonisateur européen ou de l'impérialiste américain d'autrefois... ou de toujours. Le tourisme est le vecteur qui permet une « contamination » qui pourrait « souiller » la pureté supposée d'un Ailleurs prétendument « vierge ». Il devient dans l'imaginaire des uns le pollueur par excellence et dans celui des autres le corrupteur-né de qui il importe de se méfier... On est loin de la rencontre culturelle que le voyage est censé encourager ! La route ne se partagerait donc pas si facilement ! Un proverbe arabe ne dit-il pas : « Choisissez d'abord vos compagnons de voyage, et ensuite votre itinéraire » ? L'incompréhension, puis l'intolérance culturelle et religieuse, sont souvent à l'origine des pires méfaits, en voyage ou non.

Toutefois, ne négligeons pas le rôle des médias – néfaste en l'occurrence – qui tendent, bien malgré eux parfois, à glorifier le « héros-terroriste » dans sa posture extrême:

L'image devient un facteur crucial dans le choix d'une destination. En 1985, 28 millions d'Américains ont voyagé à travers le monde ; 162 ont été tués ou blessés par une activité terroriste, soit une probabilité de 0,00057 % de devenir victime du terrorisme. En dépit de cette faible probabilité, 18 millions d'Américains ont changé leurs plans de voyages en regard des événements terroristes de l'année précédente, soit 6,43 % du

volume de voyages à l'étranger de l'année précédente (site Géotourisme, 23 juillet 2003).

L'image déforme la réalité en accordant trop d'importance au spectaculaire, ce en quoi le terrorisme, par sa radicalité même, tient le haut du pavé, si l'on peut dire. Cette surévaluation médiatique de l'univers terroriste – voyez, par exemple, Ben Laden en vieil homme de la montagne caché au fond d'une grotte – multiplie évidemment les effets pervers, au détriment de certains échantillons, pourtant salutaires, de vérités, pas toujours bonnes à dire, il est vrai...

L'escalade : des enlèvements pressentis aux tueries aveugles

Où comment passe-t-on en l'espace parfois d'une génération de la guérilla social-politique au terrorisme idéologico-religieux ? Après déjà un attentat meurtrier annonciateur au Caire en septembre 1997, des intégristes musulmans égyptiens ont deux mois plus tard massacré 67 personnes, dont 58 touristes sur la terrasse du temple d'Hatshepsout à Louxor. Depuis cette date, et le traumatisme qui en a résulté, la police touristique veille. Depuis ce terrible automne 1997, l'Égypte peine à retrouver un réel succès touristique. Le pays a dû attendre 1999 pour renouer avec la progression des flux de voyageurs. À nouveau, comme d'autres pays d'Orient, l'Égypte a été marquée par les attentats du 11 septembre 2001 et a accusé une baisse de 15,6 % de sa fréquentation touristique pour la même année. Tout est à refaire... En période d'insécurité, le tourisme est un secteur vulnérable dans lequel il n'est évidemment pas conseillé d'investir...

En 2001, mauvaise année touristique s'il en fut, l'industrie touristique entre dans une période durable d'incertitudes, cette année noire attestant du premier recul du nombre d'arrivées depuis 1982. De 2001 à 2003, la situation ne fait que s'aggraver : effondrement des *twin towers* de New York en septembre 2001, attentats de Bali en octobre et de Mombasa en novembre 2002, enlèvements de touristes dans la Sahara algérien en février 2003, attentats de Casablanca au Maroc en mai 2003, explo-

sion à l'hôtel Marriott à Jakarta en Indonésie en août 2003... Sans oublier les faits « annexes » qui ne font qu'empirer l'état de santé précaire d'un secteur touristique fortement affecté : lutte « anti-terroriste » et mesures policières et douanières sans précédent, enlèvement confirmé en Palestine, en Iraq et en Afghanistan, inondations au Sud ou canicules au Nord, épidémie du syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS) au premier semestre 2003...

Pourtant, les touristes-voyageurs, lorsqu'ils ne boudent pas certaines destinations, se font une raison : pourquoi cesser soudainement de voyager ? Et beaucoup s'habituent en quelque sorte à une géopolitique aussi trouble qu'imprévisible. En 2002, selon l'OMT, le tourisme international n'aurait enregistré qu'une légère progression de 1 %, mais une progression tout de même, alors que les inquiétudes ne font que se renforcer !

Le bilan est néanmoins lourd sur les plans économique et social : selon le BIT (Bureau international du travail),

le secteur du tourisme mondial qui avait essuyé des pertes de 6,5 M d'emplois à la suite du 11 septembre, pourrait en voir disparaître 5 M du fait de la pneumonie atypique (on avance une chute de 30 % pour l'Asie). Le tourisme d'affaires est particulièrement sinistré, surtout en 2003, dans la plupart des grandes métropoles internationales, l'hôtellerie haut de gamme traverse une très mauvaise passe (Flament dans Gamblin, 2004 : 351).

En ce qui concerne le SRAS, on remarquera que les rumeurs ont fait bien plus de dégâts que la maladie elle-même ! Au Cambodge, par exemple, où l'on ne recense aucun malade atteint du virus, le site d'Angkor est déserté au printemps 2003, tandis que l'effondrement du tourisme met sérieusement en péril un difficile décollage économique du Royaume.

Les offres promotionnelles abondent pour tenter de relancer les ventes... et de « faire partir » les invendus, autant que les clients ! Les tendances suivantes s'affichent et continuent de s'affiner :



- perspectives qui paraissent incertaines,
- prudence et méfiance pour les destinations lointaines,
- hausse des offres à petits prix et des promotions de dernière minute,
- tourisme de masse/organisé plus affecté que le tourisme individuel/spécialisé.

Et si, indirectement, le terrorisme accélérerait l'émergence d'un tourisme réellement durable et plus éthique ?

Comme le souligne le sociologue allemand Ulrich Beck, le 11 septembre 2001 a, pour la première fois depuis cinquante ans, « ouvert les yeux de l'opinion publique » sur le caractère global des nouvelles tragédies en cours et à venir : « la paix et la sécurité de l'Occident ne sont plus compatibles avec l'existence de foyers de conflits dans d'autres régions du monde, ni avec leurs causes profondes » (2003 : 530).

Pour assurer l'ordre et le contrôle du monde, les États-Unis remettent au goût du jour l'odieuse idée d'empire et, pour conjurer la menace terroriste, les Nord-Américains ne proposent rien d'autre que de propager sur tous les espaces habitables de la terre l'*American way of life* : « L'idée sous-jacente semble être qu'il est nécessaire de transformer tous les êtres humains en Américains pour que les Américains puissent vivre en toute sécurité dans un monde sans frontières » (Beck, 2003 : 531). Mais, même à l'intérieur de leurs frontières, les Étatsuniens vivent à l'ère de la surveillance tous azimuts chère au « Patriot Act » : « Si cette tendance se poursuit, il n'y aura bientôt plus un seul téléphone qui ne soit pas sur écoute au pays de la statue de la Liberté » (*Ibid.* : 535). Avec le terrorisme, les États-Unis ont enfin trouvé un ennemi à leur hauteur et le monde a malheureusement retrouvé la guerre... durable et généralisée. La *société du risque* (Beck) a sacrifié les libertés fondamentales sur l'autel béni de la menace terroriste ! Dans une telle société orwellienne, mondialisée et précarisée, les touristes et les voyageurs en promenade ne peuvent que visiter et traverser des « pays à risques », puisque les moindres recoins de la planète ne sont plus « sécurisés » (d'ailleurs le furent-ils un jour ?)...

Un siècle exactement avant le fameux 11 septembre, Pierre Loti rédigeait ces lignes à la destinée prémonitoire : « *Jamais plus je ne reverrai se dresser dans le ciel les grandes tours étranges* » écrivait-il alors à propos... d'Angkor, où il passa en vitesse, tel un moderne touriste, en 1901 (1991 : 1220). Voilà des siècles que l'empire khmer a disparu mystérieusement, ensevelissant la « forêt de pierre » sous un épais manteau vert. Pourquoi ? Les guerres, les religions, l'économie figurent parmi les raisons d'un déclin irrémédiable. Mais peut-être aussi parce que cet empire fut trop rude et trop arrogant envers d'abord sa propre population (comme le sera bien plus tard, le « nouvel empire » khmer rouge, auteur d'un génocide d'État de 1975 à 1979). Ayant perdu leur aspect ostentatoire, les tours d'Angkor ont survécu grâce au travail des archéologues et, aujourd'hui « inoffensives », elles peuvent à nouveau être admirées et photographiées par les touristes en plutôt bonne quiétude. Les ex-tours qui dominaient fièrement le ciel de Manhattan avant l'automne 2001 ne sont plus et aucun archéologue ne dénichera dans cent ans ou plus de grande merveille sur le site aujourd'hui en reconstruction. Par contre, l'arrogance du « nouvel empire américain » parti en croisade contre le terrorisme international, qui nourrit partiellement sa haine sur les décombres des *twin towers*, risque non seulement de diminuer le nombre de destinations inscrites au menu des catalogues des agences de voyage, mais surtout d'hypothéquer la rencontre culturelle et humaine – entre hôtes et invités, ici comme ailleurs – qui, pourtant, cimente toute expérience véritable du voyage. Une perte en cours pour l'humanité en devenir. Pourtant, le temps semble venu de voyager avec d'autres yeux et d'autres manières, simplement pour éviter demain le pire. De la sorte, on peut se mettre à rêver ou à espérer que prochainement le voyage éthique s'imposera de lui-même...

Conclusion : le voyage « touristique », un risque d'errer qui vaut le détour ?

Oui certainement ! Le voyage bonifie celle ou celui qui s'y adonne et, parfois – heu-

reusement –, il améliore également le quotidien de l'hôte qui reçoit le visiteur. Le voyage constitue un espace de liberté qui reste en grande partie à conquérir. À l'heure où voyager apparaît plus difficile, à la suite des attentats du 11 septembre 2001 et de leurs conséquences tant sur les médias et l'opinion publique internationale que sur les politiques sécuritaires des États, le voyage offre paradoxalement une occasion de vivre plus intensément, de se détacher de l'emprise du quotidien, d'échapper un temps à l'ordre des choses et donc aussi au nouvel ordre mondial qui tendent à s'imposer et à s'immiscer dans notre quotidien le plus intime. On constatera au passage que moins de trois mille morts lors du spectaculaire effondrement de deux tours au cœur de Manhattan ont durablement bouleversé l'ordre touristique mondial bien plus que les quatre millions de morts depuis moins de cinq ans au cœur de l'Afrique, celle des Grands Lacs et de la République si peu démocratique du Congo. Comme d'habitude, et cyniquement, le cœur des affaires prime sur le cœur des ténèbres, les intérêts n'étant pas les mêmes... Les entraves aux libertés et les abus de toutes sortes, en particulier contre tout ce et tous ceux qui s'apparentent à un anticonformisme, se banalisent et se normalisent. Devant ce fait irréfutable de menace sur nos libertés, et face à la difficulté de faire entendre des voix divergentes, le voyage fait office de repli stratégique où puiser une énergie renouvelée, tout en étant à l'écoute de plus justes bruits du monde. Il est l'occasion de réapprendre à contester ; il permet de redonner un sens à son existence. De ce fait, le voyage est certes un espace de liberté, mais un espace qui reste encore à conquérir au moment précis où les libertés tendent dangereusement à se restreindre. Cette conquête de l'espace de liberté offerte par le voyage ne peut se faire sans remise en cause drastique de ce que sont et ont été les « apports » de notre civilisation. Cette conquête, sans compromis ni compromissions, forcément pacifique et un brin libertaire, ne pourra pas non plus faire l'économie d'une patiente réflexion, critique et interactive, sur les intelligences nomades à déceler et à instruire, ici ou là sur la planète. Le « voyage désorganisé » présente une voie alternative sans doute salutaire pour tous ceux qui goûtent le monde en flânant avec l'envie de le fréquenter sans le conquérir ni le dominer (Michel, 2003).



En conclusion, il s'agit aujourd'hui de ne pas occulter cette évidence que le voyage d'agrément reste l'apanage de l'Occident et des couches de populations privilégiées au Nord comme au Sud et, qu'en cela, il n'échappe pas à l'histoire et à ses tourments. Le sociologue Rodolphe Christin constate que

le désir voyageur, de par son exigence d'altérité, signale sans aucun doute la fermeture homogénéisante d'un Occident qui essaime à l'extérieur sa propre image, ou bien, ce qui revient au même, produit l'image d'une altérité simplifiée et réduite, médiatisée, convertie aux « bienfaits » de la production et de la consommation, soumise au règne de l'expansive urbanité (2000 : 214).

Il revient ainsi à l'individu-voyageur de retrouver du sens, reproduire du réel, ré-insuffler de l'imaginaire, dégager une évasion créatrice source de libération, sans quoi l'histoire risque fort de se répéter et les drames de se perpétuer en un cycle infernal sans fin. Le touriste doit veiller à ne pas se « désimpliquer » de la vie sociale et politique ; au contraire, il doit privilégier le collectif et la rencontre et, surtout, résister corps et âme à l'appel au repli sur soi que lui lance une époque en proie au désarroi.

Le tourisme est, quant à lui, un avatar moderne de la colonisation. Et même si ses habits sont plus décents, ses agents plus fréquentables, ses intentions plus pacifiques, ses conséquences sur les paysages et les peuples du monde ne sont pas toujours des plus louables à l'heure où les inégalités sociales et économiques se renforcent sans honte et où son principal alibi – le « développement » – s'interroge sans conviction sur sa raison d'être. Sur le terrain de ces injustices naît le terreau de tous les terrorismes... Dans ces conditions, que vient dramatiquement nous confirmer la conjoncture, le tourisme comme archétype de la « culture » occidentale constitue une nouvelle cible idéale du terrorisme. En ces temps de mondialisation incontrôlable, les vacanciers au bout du monde comme au bout de la rue, en leur qualité de représentants (souvent bien malgré eux !) de ladite culture occidentale, forment des cibles (géo)politiques possibles aux mains de tous les extrémistes. Qu'on le

déplore ou non, « *le tourisme est encore souvent un libéralisme au service des forts, légitime parce que puissant : quand 'l'un et l'autre' se regardent sans parole, la régulation n'est-elle pas souvent sauvage ?* » (Viard, 2000 : 91). À long terme, seuls un plus grand respect des différences, l'acceptation d'autres modes d'être et de penser et un règlement humain du fossé économique-social entre les plus démunis et les plus nantis pourront graduellement relever le défi de la violence terroriste à l'épreuve du tourisme international. Tout autre solution ne sera, au mieux, qu'une pause dans le conflit déclaré ou larvé, en attente de mieux, ou du pire.

Pour l'heure, on constate une frilosité évidente pour l'exploration de l'espace international et, surtout, on a fort à craindre le succès annoncé d'un tourisme surprotégé et d'un voyage trop bien organisé, le développement de circuits fléchés et balisés à outrance, le triomphe du tourisme enclavé avec ses ghettos et ses suffisances, son décor exotique et ses sujets-figurants. Désormais, le terrorisme vient régulièrement, et tragiquement, nous rappeler que le tourisme est une activité particulièrement vulnérable. Pour la pérenniser, il faudrait sans doute revoir en profondeur ses modes opératoires et de fonctionnement, ses objectifs prioritaires et, au moins, débattre de sa raison d'être en ce bas monde.

Franck Michel est anthropologue, spécialiste de l'Asie du Sud-Est et des mobilités contemporaines, responsable du Centre de Recherche sur le Voyage à Strasbourg (France). Sur le thème du tourisme et des voyages, il a notamment publié *Tourisme, culture et modernité en pays Toraja* (1997), *Tourismes, touristes, sociétés* (1998) paru chez L'Harmattan ; *En route pour l'Asie* (1995), *Désirs d'Ailleurs* (2000, rééd. 2002) chez Histoire & Anthropologie ; *L'autre sens du voyage* (2003) chez Homnisphères ; et *Voyage au bout de la route* (2004) aux Éditions de l'Aube.

Bibliographie

- Balandier, G (2001), *Le Grand Système*, Paris, Fayard.
- Barthes, Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.
- Beck, U. (2002, trad. fr., 2003), *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*, Paris, Aubier.
- Christin, R. (2000), *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, L'Harmattan.
- Franklin, R. (2000), « Tourisme : sous le soleil dangereusement », *Libération*, Paris, 3 mai, p. 2-4.
- Gamblin, A. (dir.) (2004), *Images économiques du monde 2004*, Paris, Armand Colin.
- Géotourisme*, (2003) « Tourisme et terrorisme », site Internet, Aix-en-Provence, 23 juillet.
- Girard I. (1996), « Vacances en enfer », *L'Événement du jeudi*, Paris, 1-7 août, p. 34-36.
- Gubert, R. (2000), « Tourisme : les régions qu'il vaut mieux éviter », *Le Point*, Paris, 19 mai, p. 76-81.
- Held, J.-F. (2000), « Trop de tourisme tue le tourisme », *Marianne*, Paris, 15-21 mai, p. 54-59.
- Jaillette, J.-C. (1998), « Voyager dans les pays 'chauds' », *Marianne*, Paris, 23 février-1 mars, p. 82-85.
- Le Monde* (2003), « 'On a manifesté aux Baléares contre le trop-plein de tourisme', entretien avec M. Frangialli », Paris, 16 juillet.
- Loti, P. (1991), « Un pèlerin d'Angkor (1911) », *Voyages 1872-1913*, Paris, Laffont, Collection « Bouquins ».
- Marty, Jean-Luc (2003), « Éditorial », *Géo*, décembre.
- Michel, F. (2003), *L'autre sens du voyage. Manifeste pour un nouveau départ*, Paris, Édition Homnisphères.
- Michel, F. (2002, 2000), *Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, Strasbourg, Histoire et Anthropologie.
- Michel, F. (1995), *En route pour l'Asie. Le rêve oriental chez les colonisateurs, les aventuriers et les touristes occidentaux*, Strasbourg, Histoire et Anthropologie, 1995.
- Reid, D. G. (2003), *Tourism, Globalization and Development*, Londres, Pluto Press.
- Viard, J. (2000), *Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*, La Tour d'Aigues, L'Aube.